



Article scientifique

Article

2016

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## La Grèce, école de l'Europe

---

Godart, Louis

### How to cite

GODART, Louis. La Grèce, école de l'Europe. In: EU-topias, 2016, vol. 11, p. 59–65.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:133744>

# La Grèce, école de l'Europe\*

Louis Godart

Reçu le 26.11.2015 – Accepté le 13.02.2016

## Título / Title / Titolo

Grecia, escuela de Europa  
Greece, school of Europe  
La Grecia, scuola dell'Europa

## Résumé / Resumen / Abstract / Sommario

La première civilisation européenne est née en Crète où les Minoens se sont installés à partir de 2800 avant notre ère. Les Grecs poussés dans le territoire de l'Hellade par la grande mouvance européenne à la fin du Troisième millénaire ont beaucoup appris des maîtres minoens et bâti une civilisation dont les deux piliers sont l'invention de la démocratie et la certitude que l'homme a le devoir de se rebeller face à l'injustice. Un monument exprime l'âme de la Grèce : le Parthénon. Puissent les immortelles sculptures de Phidias arrachées au temple de la déesse par un barbare calédonien retourner au pied de l'acropole, dans le musée qui raconte la naissance de la conscience européenne ! Face à la crise actuelle des réfugiés, les Européens ne devraient pas oublier les valeurs qui leur ont été transmises par la Grèce antique.

La primera civilización europea nació en Creta, donde los minoicos se asentaron en el 2800 a.C. Los griegos, que fueron forzados a desplazarse a Hélade al final del tercer milenio antes de Cristo, habían aprendido mucho de los minoicos. Construyeron una civilización basada en la invención de la democracia y en la certeza de que el ser humano ha de rebelarse contra la injusticia. Un monumento expresa el espíritu de Grecia: el Partenón. Es por ello que debemos luchar por el regreso de las esculturas de Fidias al Museo de la Acrópolis. En la actual crisis de refugiados, los europeos no deberían olvidar algunos de los valores básicos de la Antigua Grecia.

The first European civilisation was born in Crete where Minoans settled in 2800 BC. Greeks, who were pushed to the Hellas territory in the end of the third millennium before Christ, had learned a lot from the Minoans. They built up a civilisation based on the invention of democracy and on the certainty that the Human being has to rebel against injustice. One monument expresses the soul of Greece: the Parthenon. This is why we have to struggle for the return of the Phidias sculptures to the Acropolis Museum. Facing the current refugee crisis, the Europeans should not forget some basic values of the Ancient Greece.

La prima civiltà europea è nata a Creta, dove i Minoici si sono insediati a partire dal 2800 a.C.. I Greci, spinti nel territorio dell'Ellade dal grande movimento europeo alla fine del terzo millennio a.C., hanno imparato molto dai maestri minoici e sviluppato una civiltà i cui due pilastri sono l'invenzione della democrazia e la certezza che l'uomo ha il dovere di ribellarsi di fronte all'ingiustizia. Un monumento esprime l'anima della Grecia: il Partenone. Possano le sculture immortali di Fidia, strappate dal tempio della dea da un barbaro calcedoniano, ritornare ai piedi dell'Acropoli nel museo che racconta la nascita della coscienza europea! Di fronte alla crisi attuale dei rifugiati, gli Europei non dovrebbero dimenticare i valori che sono stati loro trasmessi dalla Grecia antica.

## Mots-clé / Palabras clave / Keywords / Parole chiave

Grèce antique, civilisation minoenne, Crète, démocratie, justice

Ancient Greece, Minoan civilisation, Crete, democracy, justice

Antigua Grecia, civilización minoica, Creta, democracia, justicia

Grecia antica, civilizzazione minoica, Creta, democrazia, giustizia

\* Ce texte reprend une partie de la Conférence donnée par l'auteur à l'Université de Genève le 22 octobre 2015, à l'invitation du Centre Européen de la Culture et en partenariat avec le Global Studies Institute.

Les Grecs dès le début de leur histoire ont cherché à élucider les problèmes que leur posait la question de l'origine du monde. Ils ont inventé les mythes qui justifiaient l'ordre des choses et rendaient compte d'un lointain passé dont ils percevaient la complexité.

Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, suite aux recherches archéologiques menées par Heinrich Schliemann à Troie, à Mycènes et à Tirynthe, qui permirent de ressusciter les mondes disparus de l'épopée homérique, les chercheurs sont de plus en plus convaincus que chaque mythe plonge ses racines dans l'histoire et que derrière le voile de la légende il est des réalités qui ont marqué le devenir de la Grèce et du monde.

Ainsi en est-il du mythe d'Europe.

Europe était une jolie princesse, fille d'Agénor roi de Phénicie. Alors qu'elle se promenait sur les plages de la côte syro-palestinienne, Zeus, du haut de l'Olympe, fut séduit par sa beauté et décida de l'enlever. Le maître des dieux descendit sur terre, prit l'aspect d'un beau taureau blanc, se présenta devant Europe et l'invita à monter en croupe avant de s'élancer au-delà de la mer jusqu'à l'île de Crète. Au terme du voyage, dans les environs de Gortyne, Zeus reprit son aspect divin, toucha le cœur d'Europe et s'unit à elle sur le mont Dicté, l'un des innombrables sommets crétois où se pratiquaient les cultes primordiaux qui ont marqué l'histoire de la Méditerranée. De l'union entre les deux amants naquirent Minos, Sarpédon et Rhadamante.

Au terme de bien des vicissitudes, Minos devint roi de Crète. Eh bien les recherches les plus récentes ont démontré que la première grande civilisation européenne, la civilisation minoenne qui a fleuri en Crète entre 2800 et 1450 avant notre ère, a d'indubitables racines orientales. Les Minois se sont installés dans l'île au terme d'une migration partie des côtes nord-occidentales de l'Anatolie au début du troisième millénaire. Ce sont donc des populations imprégnées de culture orientale qui ont fait souffler sur la Crète un vent qui a provoqué l'éclosion d'un nouveau monde.

Si par certains aspects liés à l'organisation du territoire et de l'économie, le monde minoen est proche des civilisations contemporaines du Proche et du Moyen-

Orient (le palais minoen, comme tous les palais orientaux, est un centre de pouvoir où un roi assisté de ses scribes contrôle l'activité de l'État et où sont emmagasinés les produits destinés à être redistribués aux populations tombant sous la coupe de l'administration centrale), il représente dans le domaine de l'art une forte solution de continuité par rapport à l'Orient.

L'architecture des palais minoens est l'une des plus brillantes et des plus imaginatives de toute l'histoire de l'art. Les pièces d'une rare élégance sont décorées par des artistes qui aimaient la nature et proclamaient la joie de vivre. La plupart des scènes peintes sur les fresques évoquent la vie de cour, représentant essentiellement des personnages féminins telles la « Parisienne » et les « Dames en bleu » de Cnossos ou les merveilleuses prêtresses des fresques de Théra-Santorin. L'introduction du paysage dans ces compositions est une autre constante de l'art minoen. Les fleurs et les animaux jouent un rôle fondamental et leur présence confère à ces œuvres une atmosphère faite de fantaisie et de poésie que l'on n'avait jamais rencontrée jusqu'alors dans l'histoire de l'art. Les fresques de Théra-Santorin avec les antilopes, les hirondelles, les lys, les jeunes boxeurs, les porteuses d'offrandes, le paysage nilotique ou la bataille navale sont autant de chefs d'œuvre qui illustrent à merveille l'univers minoen.

C'est une civilisation courtoise où la femme tient une grande place dans une cour raffinée, un monde qui a le goût des fleurs, des bêtes et des oiseaux. On sent que l'homme vit en parfaite harmonie avec une nature souriante et apprivoisée dans laquelle il se plonge avec bonheur. Lorsque le thème est religieux, il est traité avec une liberté d'allure étonnante. Partout le sensible prévaut sur l'intellectuel ; les visions colorées que crée le peintre minoen ont une vivacité et un imprévu singuliers, le jeu des couleurs gratuites est préféré à la vérité des couleurs réelles, de même qu'à la vérité anatomique on préfère la justesse de la silhouette en mouvement.

On est loin de la rigidité austère de l'art proche-oriental et mésopotamien. En Crète est née la première civilisation européenne. Telles sont indubitablement les racines historiques du mythe d'Europe.

L'histoire de la belle princesse qui abandonna sa patrie pour suivre le maître des dieux et s'unir à lui dans l'île de Crète avant d'enfanter Minos, Sarpédon et Rhadamante rend compte du lien étroit qui toujours exista et existera entre la Crète, l'Égée et la Phénicie (au premier millénaire, ce sont les Phéniciens qui enseigneront aux Grecs l'art de l'alphabet) mais souligne également le déchirement que dut éprouver la fille d'Agénor lorsqu'elle laissa à jamais l'horizon de son enfance pour épouser l'Occident.

Les Minoens, premiers Européens de l'histoire, ont colonisé les îles de l'archipel égéen. Thucydide (I, 4) évoque ce phénomène :

C'est Minos qui, selon la tradition, fut le premier à posséder une flotte ; il établit sa puissance sur la plus grande partie de ce que nous appelons maintenant la mer grecque ; il soumit les Cyclades et, le premier, établit des colonies dans la plupart de ces îles d'où il avait chassé les Cariens ; il y avait établi comme gouverneurs ses propres enfants ; de plus, comme il est naturel, il fit disparaître autant qu'il put la piraterie, en vue de s'assurer plus facilement le recouvrement des impôts.

Ce récit que beaucoup jusqu'ici considéraient comme mythique est confirmé par les découvertes faites à Samothrace, Kéa, Milo, Théra-Santorin et Cythère : les Minoens ont bel et bien colonisé l'archipel égéen entre la fin du troisième et le milieu du second millénaire avant notre ère et utilisé pour gérer leurs comptoirs des administrateurs qui écrivaient et parlaient la langue en usage en Crète.

Les Minoens à partir du XVIIe siècle avant notre ère rencontrent sur le continent des populations nouvelles amenées là dès la fin du troisième millénaire par la grande mouvance indo-européenne : ce sont les premiers Grecs, les Mycéniens, qui vont tout apprendre des maîtres minoens avant de s'imposer à eux et de conquérir la Crète aux alentours de 1450 avant notre ère. La langue de ces Mycéniens est grecque : les milliers de tablettes provenant des palais mycéniens de Grèce continentale et de Crète ont commencé à parler lorsqu'en 1952 un architecte anglais, Michael Ventris, a démontré que les signes de l'écriture des Mycéniens, le linéaire B, servaient à noter une langue grecque. Ainsi,

il y a plus de 3500 ans, aux confins sud-orientaux de l'Europe, on utilisait déjà la langue en usage aujourd'hui dans un des 28 pays de l'Union européenne. J'ai eu la chance de tenir en main et de publier l'ensemble des textes mycéniens provenant de Cnossos, de La Canée, d'Armenoi et de Malia en Crète, de Mycènes, Tirynthe, Midéa, Pylos et Kafkania sur le continent grec et grande a toujours été mon émotion lorsque je tenais entre mes doigts les premiers témoignages écrits laissés par les ancêtres d'une des Nations siégeant au Parlement européen.

À la fin du XIIIe siècle avant notre ère les palais mycéniens disparaissent : une série de cataclysmes naturels, sans doute des tremblements de terre, ont raison de ces résidences princières où battait le cœur de l'État. La Grèce connaît alors une période de récession qui caractérisera la seconde partie du XIIIe et tout le XIe siècle avant notre ère et que les historiens nomment « le Moyen Âge hellénique ».

À l'aube du Xe siècle émerge une réalité nouvelle : les communautés agricoles s'organisent sous l'impulsion d'une classe de propriétaires terriens et d'artisans en mesure d'assumer la charge des villages. C'est alors que le « *basileus* », qui à l'âge mycénien n'était que le simple responsable d'une catégorie d'artisans, les forgerons, devient le « souverain » d'un petit territoire. N'est-ce pas lui qui, grâce à son art qui consiste à fabriquer des outils et des armes, est capable d'assurer la survie et la défense de la communauté ? Voilà qu'apparaissent les « royaumes » célébrés par Homère dans l'Iliade et l'Odyssée.

Lentement la Grèce sort des brumes du Moyen Âge hellénique et accueille les marchands phéniciens qui introduisent, je l'ai dit, l'alphabet dans l'Hellade. Dans le sillon de la culture orientale, la Grèce connaît une nouvelle prospérité économique et une remarquable floraison artistique.

Entre la fin du IXe et le début du VIIIe siècle, une transformation profonde bouleverse le monde grec. Les vieux royaumes homériques cèdent le pas à une nouvelle forme d'État qui se matérialise par la création de la « *polis* », la Cité.

La Cité est basée sur une structure à trois éléments : l'Assemblée du peuple qui accueille tous les citoyens, le Conseil, émanation de l'aristocratie terrienne, les magistrats qui assument la pouvoir exécutif. Cette structure permet à la classe aristocratique qui domine le Conseil d'exercer son hégémonie sur les paysans et les artisans.

Une telle situation ne pouvait qu'engendrer des conflits et à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, Hésiode dénonce dans son poème « Les travaux et les jours » la rapacité de l'aristocratie.

Des luttes sociales alimentées aussi par une explosion démographique sans précédent rompent l'équilibre du régime aristocratique. Entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, beaucoup de Grecs choisissent d'émigrer vers d'autres régions de la Méditerranée. Dans une première phase, l'expansion coloniale grecque atteint l'orient et l'occident méditerranéens. Au VII<sup>e</sup> siècle, les mouvements migratoires intéressent le nord et le sud de la mer intérieure. Au VI<sup>e</sup> siècle, des colons grecs s'établissent également sur les rives de la Mer noire.

Ainsi au cours de leur très longue histoire, les Grecs ont traversé d'innombrables vicissitudes qui les ont vus abandonner l'organisation politique et économique implantée par les monarchies mycéniennes, organiser des Cités qui tantôt s'allièrent, tantôt se combattirent, pour adopter à Athènes, avec la réforme de Clisthène de 508 avant notre ère, le système démocratique qui, aujourd'hui encore, constitue le fondement ou l'aspiration de la plupart des États du monde.

La plus belle des synthèses évoquant les acquis du régime démocratique nous est fournie par Périclès, un des plus grands hommes politiques que le monde ait jamais connus. En 431, il prononça un discours en hommage aux premiers soldats tombés dans la guerre du Péloponnèse et il fit une analyse saisissante de ce que représente pour une Cité et un peuple la démocratie (Thucydide II, 38-46) :

Notre constitution politique n'a rien à envier aux lois qui régissent nos voisins ; loin d'imiter les autres, nous donnons l'exemple à suivre. Du fait que l'État, chez nous, est administré dans l'intérêt de la masse et non d'une minorité, notre régime

a pris le nom de démocratie. En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois ; mais en ce qui concerne la participation à la vie publique, chacun obtient la considération en raison de son mérite, et la classe à laquelle il appartient importe moins que sa valeur personnelle ; enfin nul n'est gêné par la pauvreté et par l'obscurité de sa condition sociale s'il peut rendre des services à la Cité. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations quotidiennes la suspicion n'a aucune place ; nous ne nous irritons pas contre le voisin, s'il agit à sa tête.

Notre ville est ouverte à tous ; jamais nous n'usons de Xénélasies pour écarter qui que ce soit d'une connaissance ou d'un spectacle, dont la révélation pourrait être profitable à nos ennemis.

Nous savons concilier le goût du beau avec la simplicité et le goût des études avec l'énergie. Nous usons de la richesse pour l'action et non pour une vaine parade en paroles. Chez nous, il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté ; il est bien davantage de ne pas chercher à l'éviter. Voici donc en quoi nous nous distinguons : nous savons à la fois apporter de l'audace et de la réflexion dans nos entreprises. Les autres, l'ignorance les rend hardis, la réflexion indécis. Or ceux-là doivent être jugés les plus valeureux qui, tout en connaissant exactement les difficultés et les agréments de la vie, ne se détournent pas des dangers. En ce qui concerne la générosité, nous différons également du grand nombre ; car ce n'est pas par les bons offices que nous recevons, mais par ceux que nous rendons, que nous acquérons des amis.

En un mot, je l'affirme, notre Cité dans son ensemble est l'école de la Grèce.

C'est au cœur de cette Athènes démocratique que vont s'exprimer de grands auteurs dramatiques comme Eschyle, Sophocle et Euripide, des comédiens comme Aristophane, des philosophes comme Socrate, Platon et Aristote, tous capables de transmettre à la Grèce et au monde un message libérateur. C'est sur le Rocher sacré de l'Acropole que Ictinos et Callicratès construiront entre 447 et 438 le Parthénon décrit par Plutarque, quatre siècles plus tard, « revêtu de la majesté des siècles, animé d'un souffle vivant, inaccessible à la vieillesse », que Mnésiclès commencera la construction des Propylées en 437, que Callicratès réalisera le temple d'Athéna Niké entre 432 et 421, qu'à la fin du Ve siècle (406) surgira l'Erechtheion destiné à accueillir, suivant le vœu de Périclès, les cultes les plus anciens liés aux divinités qui ont marqué de leur indélébile empreinte l'histoire

d'Athènes : Cécrops, le roi-serpent, premier souverain légendaire de la Cité, Érechthée, Athéna et Poséidon qui s'affrontèrent pour la domination de l'Attique. C'est ici qu'Athéna et Poséidon avaient fait valoir leurs titres à la possession du pays : Athéna en offrant l'olivier, Poséidon en faisant jaillir une source d'eau salée d'un coup de trident.

Phidias se vit confier par Périclès la décoration du Parthénon et réalisa des frontons aux métopes et à la frise des Panathénées, les plus belles sculptures de l'histoire de l'art. Entre 1801 et 1812 les œuvres immortelles furent arrachées à coup de masses au sanctuaire de la déesse « par ce Calédonien qui brisa le temple pour l'emporter à Thulé » comme rappelle Ernest Renan dans sa prière sur l'acropole.

Outre l'invention de la démocratie, la Grèce antique a enseigné à l'Europe et au monde que l'homme avait le devoir de se rebeller face à l'injustice.

Prométhée a été puni par Zeus pour avoir arraché les humains à la souffrance et la misère. Alors que le nouveau maître des dieux voulait anéantir la race humaine pour implanter sur terre une autre espèce, Prométhée s'opposa à ses desseins (Prométhée enchaîné 225-239) ; en outre il alla jusqu'à donner l'espérance aux hommes, leur ôtant l'obsession de la mort (Prométhée 250) et il leur fit don du feu (Prométhée 253). Son récit des bienfaits infinis dispensés à l'humanité souffrante met en évidence la condition dans laquelle était plongée la race des hommes (Prométhée 442-468) :

Écoutez ce qu'étaient les misères de l'humanité : elle était en enfance avant que j'intervienne pour la douer de raison et la mettre à même de réfléchir... À l'origine les hommes avaient des yeux et ces yeux ne leur montraient rien d'utile : des oreilles et ils n'entendaient point : ils étaient comme ces formes qui peuplent les rêves, et, au long de leur vie, tout allait pour eux au hasard, dans la confusion. Ne connaissant ni les demeures de briques tiédies par le soleil, ni le travail du bois, ils habitaient sous terre, comme un grouillis de fourmis, cachés, loin du soleil, dans le recoin des cavernes. Ils n'avaient aucun repère qui leur annonçât l'hiver, ni les fleurs du printemps, ni les fruits de l'été. Tout ce qu'ils faisaient était à l'aveuglette, jusqu'au jour où je leur montrai comment interpréter les arcanes du lever et du coucher des astres. Et puis j'inventai pour eux la numé-

ration, reine des disciplines, de l'intelligence qui enfanta les arts, et l'alphabet qui est la mémoire de toutes choses. Le premier, j'ai imposé le joug à des bêtes, en les assujettissant à un harnais, et pour les substituer aux personnes humaines dans les plus durs travaux de peine, j'ai amadoué pour la bride et attelé à des chars les chevaux dont font parade les fortunes fastueuses. Et pour les marins, c'est moi et nul autre qui ai inventé de quoi courir les mers, portés sur les ailes du vent.

Et Prométhée d'ajouter qu'il enseigna aux hommes la mantique ainsi que l'art d'arracher les métaux à la terre et de les travailler.

Le cri de révolte de Prométhée coupable d'avoir aimé les hommes, (Eschyle, Prométhée enchaîné 975) : « En un mot je hais tous les dieux », a traversé les siècles, ce qui fit dire à André Malraux dans le discours qu'il prononça à Athènes le 28 mai 1959 pour célébrer la première illumination des monuments de l'Acropole : « C'est par la première civilisation sans livre sacré que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allait naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. Tout à l'heure la Grèce antique va vous dire : j'ai cherché la vérité et j'ai trouvé la justice et la liberté. J'ai inventé l'indépendance de l'art et de l'esprit. J'ai dressé pour la première fois, en face de ses dieux, l'homme prosterné depuis quatre millénaires. Et du même coup, je l'ai dressé en face du despote ».

Les grandes héroïnes de la littérature grecque ont toutes choisi de se rebeller face à l'injustice : Hélène dans l'Iliade (Chant III 399-412) hurle son ressentiment envers Aphrodite et l'interpelle en ces termes : « Ô perverse ! Pourquoi veux-tu me tromper encore ? Me conduiras-tu dans quelque autre ville populeuse de la Phrygie ou de l'heureuse Maonie, si un homme qui t'est cher y habite ? Est-ce parce que Ménélas, ayant vaincu le divin Alexandre, veut m'emmener dans ses demeures, moi qui me suis odieuse, que tu viens de nouveau me tendre des pièges ? Va plutôt ! abandonne la demeure des dieux, ne retourne plus dans l'Olympe, et reste auprès de lui, toujours inquiète ; et prends-le sous ta garde, jusqu'à ce qu'il fasse de toi sa femme ou son esclave ! Pour moi, je n'irai plus orner son lit, car ce serait trop de honte, et

toutes les Troyennes me blâmeraient, et j'ai trop d'amers chagrins dans le cœur » ; à Créon, le cruel et implacable roi thébain, qui lui dit : « Jamais un ennemi, même mort, ne devient un ami », Antigone ose répondre : « Je suis née non pour une haine mutuelle mais pour un mutuel amour ». Et il en est ainsi d'Ariane, de Clytemnestre, de Sapho et des humbles paysannes de Crète ou de Thessalie que j'ai connues et qui avaient osé défier les nazis en ensevelissant les morts de la Résistance.

L'attitude de la Grèce ancienne face aux grands problèmes dont le monde d'alors était le théâtre est une leçon que l'Europe aux prises avec une migration sans précédent devrait méditer.

Depuis près de trente ans et en ce moment en particulier, les pays méditerranéens et l'Occident tout entier doivent affronter le problème des demandeurs d'asile. Des milliers d'hommes et de femmes chassés de leurs pays par la faim, la guerre, les persécutions tentent de pénétrer en Europe. Il s'agit, n'en doutons point, de l'avant garde des masses infinies composant le tiers monde ou provenant de ces terres que la légèreté des gouvernants occidentaux a déstabilisées, qui frappent aux portes de l'Europe opulente et en paix dans l'espoir de recueillir une part du festin que l'on y consomme.

La Grèce d'hier a affronté ce problème. En 463 avant notre ère, Eschyle a écrit *Les Suppliantes*. L'histoire racontée par le maître nous plonge au sein des amours des dieux et des hommes. Io, prêtresse de Héra à Argos, est aimée de Zeus. Héra, jalouse, la transforme en génisse. Zeus perdu d'amour prend l'aspect d'un taureau et continue de l'approcher. Héra, furieuse, dépêche un taon qui a pour mission de pourchasser inlassablement Io qui parcourt en proie à la folie l'Europe et l'Asie. La pauvre, enfin, aborde l'Égypte et Zeus, compatissant, touche son front et souffle sur son visage pour en extirper la folie.

Io redevient la belle femme qu'elle était et enfante un fils, Epaphos « le souffle de Zeus ». C'est de lui que descendent les rois d'Égypte parmi lesquels Danaos et Egyptos.

Ces derniers entrent en conflit. Danaos est le père de cinquante filles, Égyptos de cinquante garçons qui

veulent prendre leurs cousines pour épouses. Les filles de Danaos s'opposent à cette union.

La guerre éclate. Danaos, vaincu, s'embarque et fuit avec ses filles vers la Grèce. L'équipage aborde l'Argolide et demande l'hospitalité au roi d'Argos, Pélasge. Ce dernier, perplexe, convoque l'assemblée des citoyens, se demandant quelle est l'attitude à adopter face à ces réfugiés qui sont aussi des persécutés. L'assemblée n'hésite pas à accorder l'hospitalité à ces malheureux que la haine et l'arrogance ont chassés de leur pays. C'est alors que le vieux Danaos, apportant cette nouvelle à ses filles qui attendaient anxieuses la sentence prononcée par l'assemblée des Argiens, a ces paroles admirables :

Il a plu aux Argiens de ne point se diviser, et mon vieux cœur en a rajeuni, car l'Éther s'est hérissé des mains droites levées de tout le peuple, et il a été décrété unanimement que nous pourrions habiter cette terre en liberté, à l'abri des outrages de tous les mortels, et que ni citoyens, ni étrangers ne pourraient nous emmener en servitude comme une proie. De plus, si quelque citoyen ne nous venait point en aide contre la violence, il serait, par sentence du peuple, privé du droit de cité et condamné à l'exil. Telle est la résolution que le roi des Pélasges a fait prendre en notre faveur, annonçant la grande colère de Zeus, protecteur des suppliants, et que la ville ne resterait pas longtemps debout, deux fois souillée par son droit abandonné et par l'outrage à l'hospitalité, source intarissable de calamités. Et le peuple argien, l'ayant entendu, et sans attendre la voix du héraut, décréta, à mains levées, que les choses seraient ainsi. Le peuple des Pélasges a écouté favorablement ces paroles faites pour persuader, et Zeus a exaucé nos désirs.

Et le vieil homme d'ajouter :

Ô enfants ! il faut que vous fassiez des vœux et des sacrifices et que vous versiez des libations aux Argiens comme à des Dieux olympiens, puisqu'ils nous ont sauvés sans hésiter. Ils ont écouté avec une grande faveur ce que j'ai fait contre nos cruels parents, et ils m'ont donné ces compagnons et ces gardes afin de m'honorer et pour que je ne fusse pas frappé par surprise d'un trait mortel, ce qui eût été pour cette terre une souillure éternelle. Après tout ceci il convient que vous leur rendiez grâces et que vous les honoriez plus que moi-même. Gardez cette parole dans votre mémoire avec tous les autres sages conseils de votre père : le temps seul montre ce que valent des inconnus. Chacun a une langue médisante contre l'étranger, et ses paroles excitent aisément les malveillants. Je vous avertis

donc de ne point me couvrir de honte, puisque vous possédez la jeunesse qui charme les hommes. La belle maturité est difficile à garder : les bêtes fauves et les hommes, ce qui vole et ce qui rampe, tous l'entourent d'embûches. La beauté des fruits mûrs les fait cueillir et ne donne point de vains désirs. Ainsi chaque passant lance de ses yeux le trait du désir sur la beauté et le charme des jeunes filles. Ne nous attirons point ces malheurs que nous avons évités par notre navigation sur la grande mer. Ce serait une honte pour nous et une joie pour nos ennemis. Deux demeures nous sont offertes : celle de Pélasgos et celle de la Ville, et toutes deux sans rien payer, ce qui est avantageux. Cependant, gardez les conseils de votre père, puisque vous possédez l'honnêteté, qui est un bien plus cher que la vie.

Le peuple des Pélasges s'est montré compatissant envers les suppliantes et leur père; Danaos en contrepartie admoneste ses filles et leur dicte la conduite à adopter: elles devront éprouver un sentiment éternel de gratitude pour les Argiens et ne rien faire qui risque de troubler l'ordre de la Cité.

Voir les pays d'Europe accorder l'hospitalité à qui fuit la guerre et les persécutions, n'est-ce pas ce dont rêve un cœur généreux face au spectacle atroce de cette humanité souffrante, aux mains de trafiquants sans scrupules, bloquée aux frontières de nos États? N'est-ce pas ce que déclarait déjà Périclès lorsque, dans le discours que j'ai évoqué, il proclamait : «Notre ville est ouverte à tous » ?

Exiger respect et gratitude de la part de qui est accueilli, n'est-ce pas la moindre des choses?

Hélas, il est des pays européens qui ont la mémoire courte et oublient l'accueil reçu hier, lorsque la guerre les déchirait! Hélas, il en est trop, parmi ceux qui ont été accueillis, qui se retournent avec haine contre leurs bienfaiteurs!

Le monde occidental a envers la Grèce une dette immense de gratitude. C'est sur les plages de Crète qu'est venue mourir comme une marée lassée la phase orientale de l'Histoire. La vieille civilisation crétoise a été la première à placer l'homme au centre de l'univers, à le repré-

senter dans un milieu naturel harmonieux et à en faire le protagoniste de son destin. Plus tard la Grèce a continué à célébrer la grandeur de l'homme, n'hésitant pas à le dresser en face de ses dieux pour revendiquer ses droits. C'est l'histoire de Prométhée capable de s'insurger contre Zeus et condamné par le maître de l'Olympe à être enchaîné sur un des monts du Caucase pour avoir aimé les mortels.

Cette Grèce-là a inventé la démocratie et fourni au monde le modèle auquel tous les États libres continuent et continueront jusqu'à la fin de la nuit des temps à s'inspirer.

Aujourd'hui il est fondamental que l'Europe qui doit tant à la Grèce, paie une part du tribut de reconnaissance qu'elle a contracté envers l'Hellade. Elle doit le faire en montrant concrètement sa solidarité au pays qui traverse une crise économique d'une extrême gravité. Aider la Grèce est un impératif majeur dicté par le respect de l'histoire et la nécessité pour l'Europe tout entière de faire front commun lorsqu'un des pays membres de la Communauté se trouve en difficulté.

La culture européenne doit également sentir que l'extraordinaire patrimoine artistique et culturel grec est une donnée essentielle de notre héritage commun. Lorsque la Grèce demande qu'on lui restitue les marbres du Parthénon odieusement arrachés au temple de la déesse, elle réclame bien plus que de simples œuvres d'art, elle cherche à rassembler les fragments épars du rêve de beauté, de justice et de liberté universelles qui hantait l'Athènes du Ve siècle.

Les étoiles qui scintillent dans le ciel de l'Attique, qui ont veillé les morts de Marathon et de Salamine, qui ont vu les efforts déployés par la Cité pour construire le temple à nul autre pareil verront-elles un jour les marbres de Phidias restitués au pays qui inventa la démocratie et libéra l'homme de sa gangue de boue et d'argile ? Je le souhaite pour la Grèce, pour l'Europe, pour le monde.